

Pendue

Patrick Nicol

Number 61, Fall 1994

Le plaisir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13932ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicol, P. (1994). Pendue. *Moebius*, (61), 41–43.

Pendue

Patrick Nicol

Il pleut des cordes sur le pont des Pendus. Je descends l'avenue du Printemps en me disant : « Comme elle est triste Denise. » Toujours malheureuse et moi, confiant.

À treize ans elle m'a écrit une lettre : « J'ai pensé à toi, aujourd'hui, pendant la chorale. J'ai faussé et cela n'a pas paru. Pensé à toi aussi sur l'heure du dîner, les gens sont si idiots quand je pense à toi. À propos d'hier soir : Oui et non, je ne sais pas. Il faudra attendre. »

Moi aussi j'avais treize ans. Chacun vivait dans sa maison, séparé de l'autre par des kilomètres de logements. Des milliers de cases vides ou pleines de gens et des bandes d'asphalte à n'en plus finir. Parfois, au téléphone, elle me disait des choses comme : « Penses-tu... ; Oui, mais... ; Peut-être... ; Rien. » Elle était triste dans son petit corps immobile et moi impatient, démangeant, plein de choses étranges et d'une enfance heureuse.

Elle longe le parapet à petits pas précipités. Méditant m'attendant. Baisse parfois son parapluie pour que la pluie la prenne, ouvrant la bouche au vent.

Nous avions seize ans et le droit de sortir. Elle habitait au bout du chemin de l'autobus, une maison noire à la toute fin d'une rue, nous vivions des transports en commun. Elle m'aime et j'aime qu'elle m'aime. Elle m'écoutait parler ; j'avais seize ans, j'étais grand, j'avais des idées qui n'étaient qu'à moi.

Elle offre à l'ondée son gosier, son chemisier, sa mise en plis. Marche heureuse ou nerveuse je ne sais pas, j'ap-

proche, j'ai peur, terriblement peur. De plus en plus en plus souvent j'ai peur.

Lorsque j'ai eu vingt ans, je ne la voyais plus. J'avais commencé à fumer puis à boire. Parlais fort, annonçais la guerre prochaine prochaine et la victoire olympique. On m'écoutait à peine dans le bruit mais j'aimais le son de ma voix, si chaude, homme.

Ma parole. Quand on cherche à être convaincant, quand on jure, lorsqu'on s'étonne pour celui qui écoute: «Ma parole ! C'est vrai.»

Elle m'a vu qui m'en viens. Ferme son manteau, installe son chapeau, se compose un petit air. Femme forte, solide et confuse, ou au moins entière, sincère.

À peine vingt et un ans, nous nous sommes croisés. *Mais dis-moi, Pierre, comment tu vas ?* Ah moi, moi... Trop important pour aller, il me semble. Trop vaste pour être dit. Mais, comment vas-tu ? (Avec cet accent sur le *vas* qui cherche à tuer toute réponse machinale.) *Moi, moi, moi...* Elle aussi avait vingt et un ans, peut-être vingt-deux déjà, prête à tout me dire, à tout prendre... À tout prendre, ma parole.

Elle est là, plantée devant moi. Attend. J'imagine que je devrais parler mais un autre souvenir me vient, j'y consacre toute mon attention.

Le jour de mon vingt-troisième anniversaire elle m'a adressé un compte rendu de notre dernière rencontre. Une liste sans en-tête :

- « 1. Tu as fait référence à trois chansons (working like a dog/sleeping like a log ; travailler c'est trop dur ; c'est la vie).
2. Tu as utilisé dix maximes, proverbes ou expressions connus (et voilà le travail ! ; l'ennui est la mère... ; c'est la vie ; et pan ! sur la gueule ;...).
3. Tu n'arrêtais pas de branler la jambe et de pianoter.
4. Les films récents t'ont semblé être les meilleures références pour expliquer ce que tu cherchais à dire (c'est comme dans... ; as-tu vu... ?).
5. Tu ne m'as rien demandé.
6. J'ignore encore tout de toi. »

Puis cette fille folle est à nouveau devant moi, parlant la première :

« Chaque fois que je suis sur un pont, c'est étrange, l'eau m'appelle. L'eau ou la glaise, cet endroit qu'atteignent vite les pierres. La traction est ancrée à mon nombril, mon ventre

sauterait le garde-fou et je crois qu'il resterait quelque chose derrière. Quoi ? Moi, j'imagine, cette partie de moi qui procède de l'électricité, des nerfs. La brume, n'est-ce pas, c'est un nid pour les éclairs, c'est le support visible des courants.

Tu penses à Londres en ce moment. Les gravures représentant les quais avec le pont ou l'horloge en arrière-plan. Tu as un livre avec de telles images. Dans Sherlock Holmes il est question de Jack et des prostituées transfigurées trouvées mortes dans ce quartier. Comment s'appelle-t-il ? Ne le dis pas, tu le sais mais ça ne m'intéresse pas. Cette dernière parole te surprend.

Comment vas-tu Pierre ? Non ne dis rien. Tu vas vers l'avant, je sais. Tu vas tu viens tu suis ton chemin. T'avances. Moi je ne vais plus du tout il y a des choses qui ne me sont plus possibles. N'est-ce pas étrange que tout s'écroule enfin ? Oui, en fin, comme à la fin de l'histoire juste avant le générique. On génère à la fin, tu ne peux t'empêcher de faire des jeux de mots même en ce moment devant une folle sur le pont des Pendus.

Qui donc se pend sur les ponts – quelle étrange histoire n'est-ce pas ? Peut-être au lampadaire que voilà, la corde nouée autour de ce truc en fer forgé qui sort comme le bras d'un portemanteau. Qui donc accrocherait son chapeau si haut ? Pas moi. Moi j'accroche mes pas dans les fentes entre les pavés. As-tu remarqué « accrocherait-accroche » et cette récurrence insistante (est-ce un pléonasma ?) du mot « étrange » ? Et les questions à répétition ? Tu déteins sur moi : je m'écoute parler. »

Je n'ai pu m'empêcher de lui faire remarquer que le décor aussi l'écoutait.

« Tu ne peux t'empêcher de rien, Pierre. Tu n'as plus de parole et je n'ai plus d'action. Je voulais te parler de choses vraies, mais je ne crois pas que cela soit possible. Adieu. »

J'ai cru qu'elle allait sauter à l'eau mais elle m'a tourné le dos. A marché lentement vers l'autre rive. Comme à la fin d'une histoire.